

Homélie pour le XXIX^e dimanche ordinaire, année A
18 octobre 2026

À la faveur d'un piège assez grossier, advient quelque chose de tout à fait inattendu. Pour nous faire comprendre cela, l'évangéliste conclut : « l'ayant entendu ils furent stupéfaits, et l'ayant laissé ils s'en allèrent¹. » Malheureusement cette petite phrase ne figure pas dans la pericope qui a été lue. Il nous faut cependant impérativement bénéficier de cette *stupéfaction* pour pouvoir essayer de contempler ce qui vient d'arriver. Reprenons donc ce qui vient de se jouer.

Pourquoi les hommes envoyés vers Jésus pour le piéger sont-ils stupéfaits ? Que s'est-il exactement passé ?

Considérons tout d'abord ce fameux impôt. Seul le texte araméen comporte une mention capitale, c'est le cas de le dire. Le mot « impôt » n'y figure pas. Il est écrit mot à mot : « est-il licite de donner *l'argent par tête* à César ou pas ? » Dans certaines traductions on lit aussi « l'argent de capitation² ». De quoi s'agit-il exactement ? Tout homme ou femme, sauf les citoyens romains, devait payer cet impôt dont le montant s'élevait à un denier *par tête* c'est à dire *par personne*. Payer cette capitation avait deux conséquences. D'une part cet acte témoignait concrètement de la soumission à l'occupant païen. Et cela était très mal vu. D'autre part posséder cette pièce allait contre le deuxième commandement de la Torah : « Tu ne feras aucune idole, aucune image de ce qui est là-haut dans les cieux. » Or à cette époque, l'empereur romain se faisait en effet passer pour une divinité. Accepter de payer l'impôt de capitation c'est donc se reconnaître propriété de l'empereur, c'est à dire d'une divinité humaine qui n'est pas YHWH. À l'inverse, refuser de payer c'est s'opposer à l'occupant et s'attirer des ennuis. Tel est le piège qui sous-tend la question posée à Jésus. Pour essayer de « noyer le poisson », les envoyés des pharisiens ont ajouté de la garniture faite de compliments dont ils ne croient pas un seul mot.

Le texte araméen nous montre encore quelque chose d'intéressant qui est proprement *l'action de l'Esprit Saint par une puissance pleine de certitude*, comme le disait Paul dans la deuxième lecture. En effet, le mot araméen qui rend le verbe « donner » est une forme très irrégulière³ d'un verbe qui n'a même pas les mêmes consonnes⁴. Or cette forme irrégulière possède la même sonorité qu'un autre mot qui signifie « comparaison », « analogie »⁵. Si bien que la question pernicieuse des envoyés des pharisiens donne précisément à Jésus l'occasion d'une comparaison totalement inattendue. Pour la proposer Jésus fait tout d'abord une demande : lui montrer une *pièce de capitation*. En la lui montrant sans aucune gêne les envoyés des pharisiens se trouvent confondus en idolâtrie. Mais Jésus ne cherche pas à les humilier. Il va plutôt leur proposer une analogie implicite. En général les paraboles que Jésus propose ont une ou deux inconnues. Là il y en a un peu plus et c'est pour ce motif qu'il fallait aller voir très précisément ce qui était écrit.

1) Mt XXII, 22.

2) En latin, *caput capitis* désigne la tête.

3) ܕܢܬܢ (MéTal).

4) ܕܢܬܢ (YaHaB).

5) ܕܢܬܢ (MéTTal).

En affirmant qu'il faut rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, Jésus apporte l'idée qu'il existe une dette de tout être humain envers Dieu et que c'est cela qui devrait surtout habiter le cœur de tout homme, bien plus que de savoir si l'envahisseur peut exercer ou non une redevance sur les peuplades soumises.

La mention de l'image a retenu l'attention des Pères de l'Église bien évidemment. Nous sommes nous-mêmes – ou nous devrions l'être – renvoyés au livre de la Genèse au passage sur la création de l'homme et de la femme, création précisément réalisée à l'image de Dieu. Une image dont nous sommes tous porteurs et qui sacralise tout être humain. Si la monnaie de capitation doit retourner à celui qui l'a frappée à son effigie, combien plus l'homme créé à l'image de Dieu doit-il désirer revenir vers son Créateur de tout son être et de toutes ses forces.

La première lecture nous a fait comprendre que la question n'était pas de trouver un dirigeant providentiel, car Dieu lui-même peut non seulement mettre ce qu'il désire au cœur de n'importe quel roi, mais il peut même aller jusqu'à le prophétiser des siècles avant comme il l'a fait pour Cyrus. La véritable question est de savoir si nous désirons de tout notre cœur revenir vers notre Dieu auquel nous devons absolument tout. Pour cela il faut non seulement avoir une conscience de plus en plus claire que rien ne nous est dû, mais aussi apprendre à découvrir de plus en plus « quelle puissance incomparable [Dieu] déploie pour nous⁶. » Alors sa grâce ajoutera à tout le reste celle de nous donner de lui rendre l'hommage de notre vie tout entière.

6) Eph. I, 19.